

Marianne / 16 au 22 août 2019

En Louisiane le français redevient branché

A Lafayette, dans le sud de la Louisiane, le français est partout. Sur les panneaux de signalisation, sur la devanture de bars qui invitent à venir boire un verre «entre amis », ou dans les magasins de vêtements où les derniers tee-shirts à la mode arborent de curieux slogans : «Mais là !» ; « Lâche pas ! » ; «If you don't have something nice to say, dis-le en français ! » Certains locaux en sont convaincus : pour la première fois depuis la guerre de Sécession, le français a le vent en poupe. Au point que des médias francophones se créent en Louisiane, et que les inscriptions dans des classes d'immersion, où l'enseignement est dispensé uniquement en français, ont augmenté depuis 2012 de... 42 % ! Un miracle quand on sait qu'il a tout simplement failli disparaître de cette région devenue partie du royaume de France en 1682.

Pour le mesurer, il faut s'aventurer à l'est de la ville, s'engouffrer dans une petite route qui serpente au milieu des marais, à l'ombre des saules pleureurs et des chênes tricentenaires aux branches torsadées. Aubord d'un bayou où règne un silence troué par les cris des oiseaux, nous rencontrons David Cheramie (tendre patronyme), descendant d'une famille acadienne francophone installée ici depuis le XVIIIe siècle, à l'époque de la Louisiane française. Il tient à nous emmener dans une longue bâtisse de bois blanc montée sur pilotis. Une école telle qu'on en voyait encore au début du siècle dernier. Dans la salle de classe, on peut lire sur le tableau, tracé à la craie en lettres capitales : «I will not speak French » (« Je ne parlerai pas français »). Hier encore, les enfants qui parlaient français en Louisiane devaient recopier ces mots des centaines de fois. D'autres étaient fouettés, ou forcés à s'agenouiller sur des grains de riz. David Cheramie fait partie de cette «génération perdue », à qui les parents francophones, marqués par ces brimades, ont refusé d'apprendre le français.

«Au début du XXème siècle, raconte-t-il, l'immigration aux Etats-Unis a commencé à changer. La population, majoritairement anglo-saxonne et protestante, voit arriver des gens de culture et de religion différentes : catholiques, Irlandais et Italiens, notamment. Jusqu'à la Maison-Blanche, on s'en inquiète. On craint que plus personne ne parle anglais, que l'on perde notre culture... Bref on connaît la chanson !» L'école devra donc garantir l'hégémonie de la culture anglo-saxonne. Dès 1916, l'anglais s'imposa dans les classes alors que beaucoup de jeunes Louisianais ne parlaient que le français. David Cheramie se souvient d'avoir demandé à son père : «*Mais, toi, tu étais puni quand tu parlais français ?*» Ce dernier lui avait répondu : «*Non, moi, je fermais ma gueule !*»

En raison de ces mesures coercitives, le français perd progressivement du terrain. Langue dominante au début du XXe siècle, il est maîtrisé encore par plus de 1 million de Louisianais en 1968, soit quasiment un tiers de la population. Mais, dans

une économie locale agricole qui s'industrialise durant les années 60, notamment avec la production de pétrole, l'anglais devient le sésame nécessaire pour accéder aux meilleurs emplois. Plus encore : le français est déprécié et ringardisé. Nathan Rabalais, chercheur en littérature, poète et cinéaste louisianais à la curiosité gargantuesque, que nous croisons dans une petite bibliothèque au nord de Lafayette, confie : *« Nous avons des histoires populaires louisianaises qui content les aventures de Jean Sot l'équivalent de Jean le Sot" dans les contes originaires du Poitou Il est devenu la figure francophone, un paysan bête et maladroit. »* En 2013, la langue de Rabelais n'est plus parlée que par environ 100 000 Louisianais, soit à peine plus de 2 % de la population.

Aujourd'hui, pourtant, la culture francophone fleurit de nouveau en Louisiane. *« Je n'étais pas très optimiste sur l'avenir du français ici, il y a encore cinq ans. Même les derniers vieux francophones ne voyaient pas l'intérêt de transmettre cette langue, se souvient Nathan Rabalais. Mais, depuis deux ans, le français commence à être perçu et usité comme une langue mondiale par laquelle les jeunes se connectent Ils n'associent plus le français à leurs ancêtres mais à une langue commerciale, médiatique ou littéraire. »* Il y a peu, le francophone était encore associé à l'image du vieux catholique bourru qui subsiste en pêchant sur le bayou. Le nouveau, lui, est étudiant, artiste, ou encore entrepreneur. Le français devient un moyen d'être ouvert au monde, branché, cultivé, et même anticonformiste.

Plus de cent ans après les débuts de la politique autoritaire de l'english-only (« seul l'anglais ») édictée par le gouvernement fédéral, ces Américains du Sud font de notre langue une arme et un signe de « résistance », ou tout du moins d'opposition politique. Pour en avoir le cœur net, il faut quitter Lafayette, parcourir en bus pendant trois heures une route cahoteuse qui longe des kilomètres de marais pour arriver à La Nouvelle-Orléans, l'autre grand foyer de la francophonie en Louisiane.

La « Big Easy », comme on la surnomme, fut fondée en 1718 par le Français Jean-Baptiste Le Moyne de Bienville. Ses racines francophones sont clairement perceptibles pour le voyageur. Le Vieux carré, appelé « French Quarter » en anglais, est le plus ancien quartier de la ville. Au détour des élégantes demeures coloniales, les accords de jazz dansent dans l'atmosphère. Toutes les rues portent des noms français, comme « Bourbon », « Dauphine », ou encore « Toulouse ». Au-dessus des perrons des maisons colorées, le drapeau néo-orléanais, qui arbore les couleurs de la France assorties de trois fleurs de lys dorées, est bien plus présent aux fenêtres des habitants que le Stars and Stripes américain. *« I am American mais je ne suis pas américain »*, disent certains, amusés.

Langue régionale et... mondiale

Sur Burgundy Street (littéralement, « rue Bourgogne »), autour d'une cafetière à piston que l'on appelle là-bas « French press », nous retrouvons Jonathan Mayers, peintre et écrivain francophone. Il collabore au *Bourdon de la Louisiane*, une « gazette en ligne écrite en français et en créole louisianais » fondée il y a un an, en

référence à une ancienne publication francophone disparue en 1923, l'*Abeille de La Nouvelle-Orléans*. Sous sa barbe fournie, Jonathan sourit : « *Le bourdon est plus grand et plus fort* » Sur ce site, nous trouvons de tout, des traductions de Mark Twain en franco-louisianais, diverses réflexions sur l'officialisation de la langue française en Louisiane. Jonathan Mayers, lui-même descendant d'une famille belge immigrée au XIXe siècle et dont les grands-parents parlaient aussi anglais, allemand, ou encore... créole, poursuit : « *Ecrire et publier en français, c'est au fond un acte de résistance contre cette uniformisation de la culture américaine. Avec Donald Trump et le mouvement America First, notre réputation dans le monde n'est pas bonne... Nous devons changer cela, à la source. Toute une partie de la jeunesse américaine aujourd'hui ne s'ouvre au monde que par Fox News. Elle ne lit plus de livres, ne s'informe plus par les journaux. Nous, nous combattons cela avec nos ouvertures francophones, nos connexions avec les Acadiens, les Français, les* »

Un tel retournement serait impossible sans l'essor d'Internet et des réseaux sociaux... Alors que la télévision déversait, entre les années 80 et 2000, sur des centaines de millions d'Américains, une culture de masse anglo-saxonne uniformisée, Internet a permis le fourmillement et l'éclosion des initiatives personnelles de ces Américains un peu français. De plus, cette population est insérée dans le monde du numérique, des nouvelles technologies, des industries culturelles et des médias. Autant de « domaines cruciaux » pour le développement d'une langue régionale, selon les nombreux rapports de l'Organisation internationale de la francophonie. Ils papotent donc en français sur Facebook, se demandent quelle équipe soutenir entre la France et les Etats-Unis à la veille du quart de finale de la Coupe du monde féminine de football, ou débattent de la nécessité d'avoir une fête nationale pour les Franco-Louisianais, comme chez les « cousins français » ou au Québec. Le français est le signe d'une Amérique qui tente d'échapper à l'uniformisation. Les Louisianais francophones veulent aussi raconter une Amérique qui ne se résume pas au Mayflower, aux pèlerins et aux Anglo-Saxons. Ce sont aussi les Amérindiens, les Allemands, les Espagnols, les Français, les Acadiens et les Créoles. « *Les premiers cow-boys, ce n'étaient pas des John Wayne mais des créoles de couleur !* » lâche Jonathan.

Notre langue avait déjà été mise en avant à la charnière des années 90. A l'époque, le prix du baril de pétrole stagne et l'économie locale se fragilise. Les chambres de commerce louisianaises misent alors sur le tourisme et mobilisent le folklore francophone marginalisé pour attirer les voyageurs et diversifier les activités de la région. Trente ans plus tard, affirme Nathan Rabalais, « *nous avons dépassé cette dimension folklorique* ». Selon lui, il y a encore quelques années, la culture francophone était une sorte de totem identitaire en voie de disparition, accaparée par les vieilles familles acadiennes. En oubliant d'ailleurs que quantité d'autres groupes ont parlé français en Louisiane dans l'histoire. Les Amérindiens *Houmas*, par exemple, constituent peut-être le groupe ethnique le plus francophone. « *Et ces personnes se retrouvaient pour évoquer leur histoire. Les jeunes sont en train de*

faire du français une langue qui parle d'autre chose que de fierté généalogique, et ça, c'est très bon signe. » Emergent aussi des podcasts in French, comme « Charrer-Veiller », ou des sessions de lectures de poésie. «*Et ça marche ! Le mois passé, on a eu le lancement d'une revue littéraire francophone, Feu Follet qui est un vrai succès*», s'étonne Nathan Rabalais.

L'autre ingrédient indispensable pour que prenne la mayonnaise bien de chez nous à l'autre bout du monde, c'est la mondialisation. Ces nouveaux French hérauts ont souvent voyagé. «*Beaucoup ont visité la France ou la Belgique - ou l'Acadie, où ils ont peut-être appris un peu le français à l'université - et connaissent des Européens ou des Canadiens avec lesquels ils parlent français et se plaignent de Donald Trump. Certains restent ou étudient en France. Ils suivent le Monde ou le Devoir sur Facebook* », selon Bennett Boyd Anderson III, le fondateur du Bourdon.

Alors que la France est envahie par le franglais et le « globish », la francophonie se vivifie un peu partout sur la planète, et il n'y avait pas de raisons que ce ne soit pas le cas en Louisiane. En 2050, notre langue pourrait être la deuxième ou la troisième la plus parlée dans le monde avec plus de 700 millions de locuteurs, dont 85 % en Afrique. Honoré Gbedan, béninois, doctorant en sociologie-à l'université Laval, au Canada, explique : « *De jeunes anglophones originaires de pays voisins, comme le Ghana ou le Nigeria, viennent étudier au Bénin pour y apprendre le français, car ils savent que ça va leur ouvrir des portes.* » De la même façon, en Louisiane, les inscriptions aux programmes d'immersion en français à l'école ne cessent d'augmenter. L'Etat compte 34 écoles proposant de l'immersion. De nouvelles sont créées chaque année, comme dans la paroisse de Vermilion et à La Nouvelle-Orléans pour la rentrée prochaine. Il y a eu le temps de l'activisme francophile de la génération perdue. Comme celui de David Cheramie, qui a été pendant treize ans le directeur du Conseil pour le développement du français en Louisiane (Codofil), organisme qui a œuvré à réintroduire le français à l'école dès sa création en 1968, puis a créé ces fameuses classes immersives. Mais, désormais, pour David Cheramie, «*si l'immersion a de plus en plus de succès, ce n'est pas pour préserver l'héritage acadien, mais justement parce que les élèves prennent conscience que parler français va leur être utile* ». A Sunset, une académie franco-louisianaise va même ouvrir en 2020. Un écosystème francophone s'est formé en Louisiane. Il grandit et se mondialise désormais avec ses soutiens à l'international. Le Québec, en particulier, qui voit là l'occasion de ne plus être la seule région francophone forte aux Amériques. Les coopérations se multiplient ainsi avec la province canadienne, notamment dans les domaines de l'éducation et de la culture.

Emancipation et connaissance

Ironie savoureuse que de voir l'anglais, langue du business, laisser la place au français pour faire des affaires. William McGrew, l'air toujours enjoué sous sa mèche châtain, est une figure éclatante de ces nouveaux ambassadeurs francophiles. Il se définit lui-même comme « un entrepreneur franco-activiste ». Il

Il y a à peine un an, il fonde Télé-Louisiane, une télévision principalement en français, diffusée pour l'heure surtout via YouTube et les réseaux sociaux, en attendant d'être disponible sur des plates-formes de streaming comme Amazon et Apple TV. Le site est en cours de construction, et l'équipe, qui compte une dizaine de personnes, affirme être en discussion pour fournir du contenu à plusieurs chaînes de télévision anglophones et francophones dont TV5Monde, France Télévisions et Télé-Québec. « Une nouvelle économie culturelle prend forme. Il y a les francophones de Louisiane, mais aussi tous ceux qui, s'ils ne parlent que quelques mots de français, sont attachés à cette culture et pourront accéder aux contenus sous-titrés. Enfin, il y a toute la francophonie mondiale ! s'enthousiasme-t-il. La télévision a tellement façonné le sentiment d'appartenance à la nation unifiée américaine...-A nous de montrer que c'est plus complexe. » Will énumère les derniers sujets sur le jazz créole, sur les différentes manières de fêter Mardi gras entre La Nouvelle-Orléans et le pays acadien.

Ce français particulier, un tantinet désuet, est doux aux oreilles hexagonales. On roule les « r ». On emploie de vieilles expressions campagnardes, comme *lâche pas la patate* pour dire « n'abandonne pas », *roulailler* pour « chercher des ennuis », ou une *avalasse* pour désigner une « forte pluie ». Un langage qui avait même permis à des soldats louisianais de s'improviser espions en France en se faisant passer pour des paysans locaux sous l'Occupation ! Certains érudits se sont tellement passionnés pour les romantiques français qu'ils ont fini par enrichir leur parler d'un vocable en voie de disparition, la langue châtiée du XIXe siècle. Nous en trouvons un spécimen à deux pas de la cathédrale Saint-Louis, à La Nouvelle-Orléans. C'est là que Russell Desmond tient une librairie appelée l'Arcadian Books & Prints. Sur les étagères, d'anciens ouvrages de Balzac, Proust, Montaigne et François Villon. Il nous montre la première édition d'un livre de Jules Janin, *le Mois de mai à Londres*, qui date de 1851. « Ces ouvrages viennent souvent d'anciennes familles françaises cultivées d'ici. A une vente de livres, j'ai trouvé une très belle édition d'Atala de Chateaubriand : Un trésor. » Avec ses piles de livres qui grimpent jusqu'au plafond, l'Arcadian Books & Prints ressemble un peu à cette Louisiane. Du français disséminé un peu partout, comme ces mots naufragés dans l'américain local. Buku, par exemple, dérivé de « beaucoup »... Comme quoi, redécouvrir le français, même pour les Américains les plus chauvins, c'est aussi un moyen de mieux se connaître soi-même. Charles Perragin et Guillaume Renouard